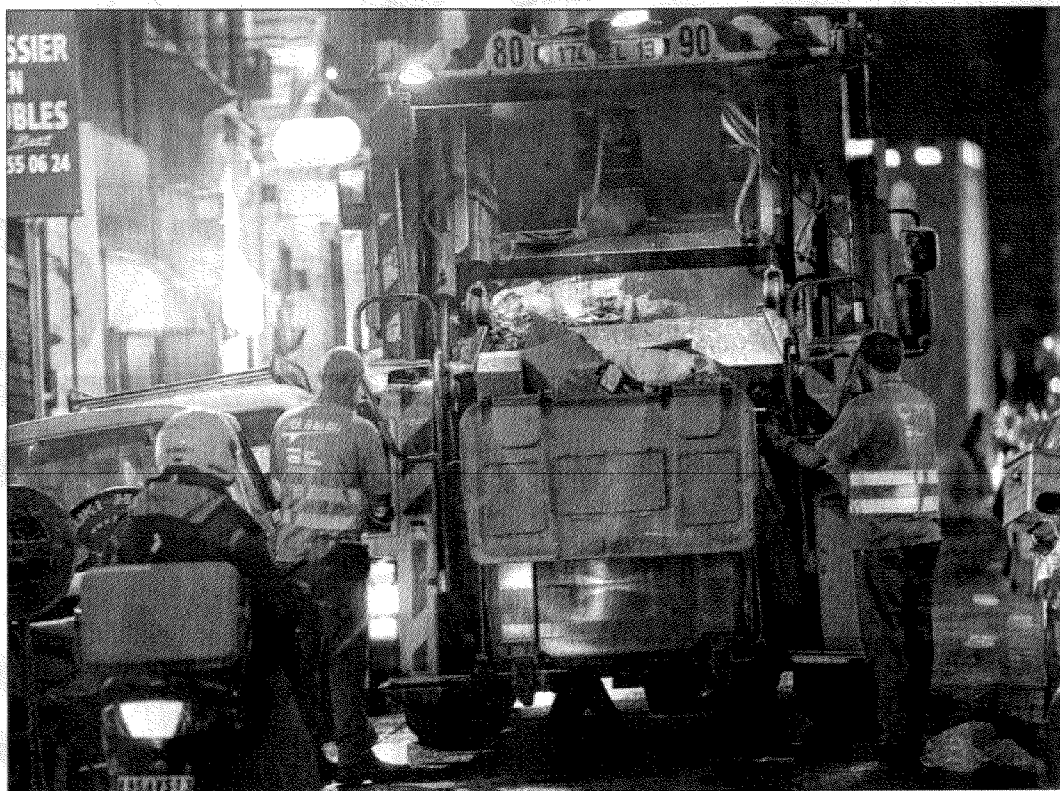


Propreté : sur les traces des éboueurs...

Nous avons suivi discrètement des bennes. Le résultat est parfait

Marseille est sale, c'est bien connu. À cause du balayage, dit-on. Mal organisé, négligé par la Communauté urbaine. Mais les éboueurs sont montrés du doigt aussi. Tournées bâclées, trop vite expédiées. Voilà pourquoi Guy Teissier, patron de MPM, a décidé de supprimer le fini-parti. C'était en septembre. Au moins 5 h 30 de travail, désormais, et non plus 3 h 30. Le résultat est-il différent ? Les éboueurs méritent-ils leur encombrante réputation ? Nous avons décidé de les suivre discrètement, jour et nuit. À l'heure du constat, on s'interdira d'abord de généraliser mais le travail, que nous avons suivi dans le 9^e, 6^e ou 13^e, frise la... perfection. Récit.



Ils sont des centaines, chaque jour, à ramasser les ordures ménagères à Marseille. Le travail est-il négligé ? Ceux que nous avons suivis ont été irréprochables. / PHOTO ARCHIVES NICOLAS VALLAURI

LE RAMASSAGE DE NUIT

Une tournée synonyme de sans-faute

Il est 20 h, et ça s'agit du côté du centre de transfert de déchets de la Capelette (10^e), en ce mercredi d'octobre. Dans une demi-heure, les éboueurs, tout fraîchement sorti de l'ère du fini-parti quitteront le dépôt pour sillonner la ville.

À 20 h 20 (soit avec dix minutes d'avance), le premier camion pointe le bout de ses phares, avec son conducteur et les deux ripers, agents chargés d'enlever les déchets. On enfourche le scooter discrètement, on le suit, ni de trop près (pour ne pas finir broyé dans la benne), ni de trop loin (pour ne pas le perdre de vue).

Le camion entame alors un trajet de dix minutes à vide, pour rejoindre son secteur d'affectation, qu'on ne connaît encore pas. On se contente de le suivre à une vitesse moyenne de 40 km/h, risquant plusieurs fois de se faire renverser par des automobilistes furax. On passe derrière le palais des Sports, on file avenue Viton (9^e), pour arriver aux abords du campus du Centre natio-

nal de la recherche scientifique, chemin Joseph-Aiguier. Là, les éboueurs descendent et prennent place à l'arrière, sur leurs perchours. Visiblement, on a affaire à des anciens.

Une méticulosité bluffante

Énergiquement, ils empoignent les premiers sacs poubelles de la soirée devant quelques maisons, avant d'attaquer l'allée du Castellet, puis la résidence des Hespérides. Pas un papier n'est laissé sur place, pas un sac oublié ni même éventré au passage. De quoi jeter, d'emblée, quelques idées reçues au broyeur. "Allez-y monsieur, dépassez-nous", lance un ripper à notre intention. Fin de la première "filature".

Après une dizaine de minutes à rouler sans apercevoir l'ombre d'une benne, on aperçoit, rond-point du Prado (8^e), d'autres agents en pleine action. Plus précis qu'une frappe de Dimitri Payet, ils vident quatre poubelles devant la salle de gym Star Fi-

tness, en prenant soin de ramasser de vieux journaux restés sur le trottoir.

Direction Rabatau ensuite, où leurs collègues poursuivent ce marathon nocturne. Là aussi, avec une méticulosité bluffante. Même chose un peu plus loin sur Paradis, où deux jeunes agents sont à l'œuvre. Tout en se lançant des vannes histoire de pimenter la tournée, ils font le job. Place Delibes, ils stoppent le camion, et le chauffeur vient leur prêter main-forte pour vider les containers des restaurateurs.

Vers 23 h, on décide d'achever notre périple en beauté dans un point "chaud" : le haut de la Canebière. Ça tombe bien, un camion s'engouffre rue Sénac. Les deux acolytes font ce qu'ils peuvent au milieu des immondices (il y a même des meubles et une moitié de canapé), là encore avec zèle. Un mot qui résume parfaitement une soirée qu'on ne jettera certainement pas... à la poubelle.

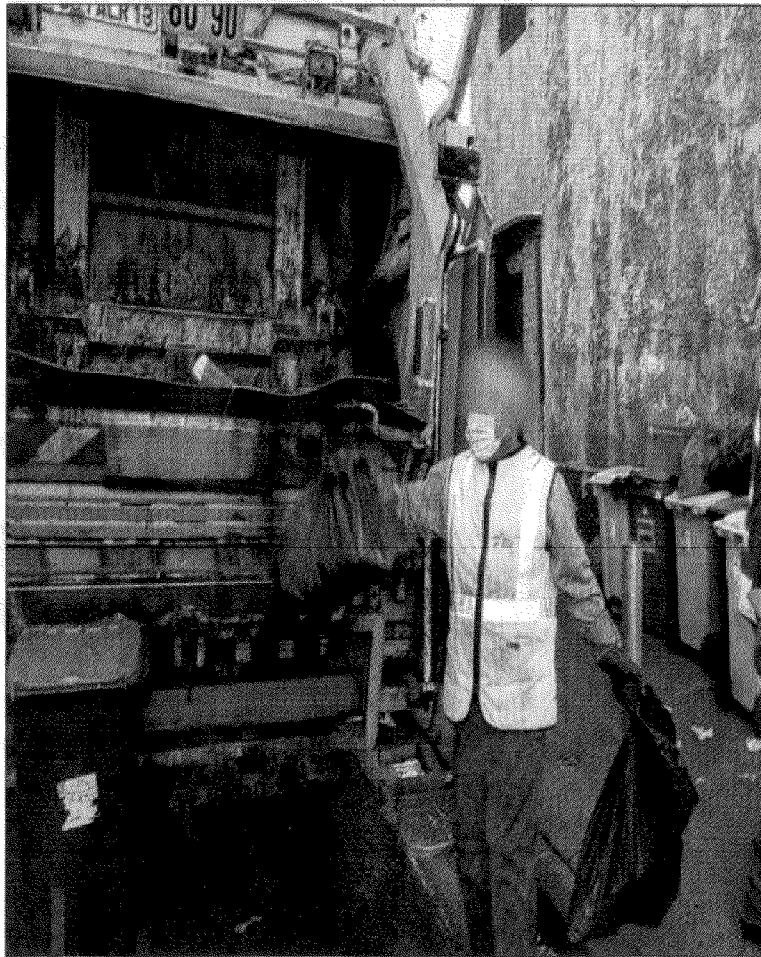
Lionel MODRZYK

LE RAMASSAGE DE JOUR

Un vrai travail de... chirurgien

Comment savoir si le ramassage des ordures sera bien fait ? Quand on suit les éboueurs en voiture, il faut rester près de la benne. Oui mais pas trop car le risque est grand d'être vite repéré. Mais si on se met à distance comment voir s'ils font sérieusement leur travail ? Traquer des éboueurs a de quoi écœurer le plus tenace des détectives privés. Pourtant, ce matin-là, on décide de leur emboîter le pas. 6h45 au rond-point de la Rose (13^e), devant la cité des Vieux Cyprès enveloppée par une nuit encore épaisse. Une benne déboucle. Sur le marchepied, au "cul" du véhicule, deux rippeurs. Jeunes, dynamiques, agiles. On pourrait les inscrire aisément à Koh Lanta. Ils montent, descendent, virevoltent. Mais sont-ils efficaces ? Ils s'engagent vers le lycée Artaud. Premier arrêt. Les deux hommes se ruent vers deux conteneurs qui sont installés sur la benne où ils basculent automatiquement et vomissent un déluge d'ordures ménagères.

Un papier s'échappe. Un rippeur le ramasse. Un deuxième papier, fouetté par un léger vent, s'envole. Le même rippeur, tel un joueur de base-ball, coupe la trajectoire et le propulse vers la benne. Bien joué. Mais les ordures sont capricieuses et un bout de plastique esquive la main du rippeur, pour finir sa course dans la nature. Le ramassage a néanmoins été impeccable.



Chacun des équipages suivi par nos soins a parfaitement rempli son travail, autant que sa benne. / PH. ILLUSTRATION ÉDOUARD COULOT

Deuxième arrêt au centre commercial. Les conteneurs valsent dans la benne. Zéro déchet sur la voirie. Un travail de chirurgien. Troisième arrêt. RAS.

Ils ne laissent rien au hasard

Mais la circulation se fait dense. La "France qui se lève tôt" se glisse entre la benne et nous. Le véhicule s'éloigne, bifurque sur la droite. Perdu de vue. Mince. On part boire un café à Châteaueu-Gombert. Devant le bistrot, un conteneur est gavé. Les

éboueurs ne sont pas encore passés. On va les attendre. Dix minutes s'écoulent et un nouvel équipage arrive. Un peu plus âgé que le précédent. Il vide le conteneur sans bâcler. Il faut dire que les sacs poubelles sont bien ficelés. Un jeu d'enfants. La benne s'engage alors vers le cimetière, avenue Dalbret. Pas de circulation, pas de véhicule pour briser notre "union". Des chemins de campagne. On se croirait en Dordogne. Ces deux rippeurs sont plus délicats. Devant le cimetière, les sacs sont posés méticuleu-

sement dans la broyeuse. Ils repartent alors vers le restaurant "L'Oliveiraie". On suit tranquillement derrière. On se croirait au cinéma. Rien ne nous échappe.

Chemin des Paroyes, ils s'arrêtent devant un tas d'ordures. Pas de conteneurs à vider, seulement des sacs d'ordures, mêlés de cartons, des petites planches aussi, un fatras de papier. On dirait la clôture du marché aux puces. Devant cette mangrove de déchets rebelles, on se dit qu'ils ne ramasseront rien. Mais non. Ils envoient les mains, transpercent le monticule d'ordures au risque d'y découvrir le cobra du parc Puget. Rien n'est oublié. Comme un jour de soldes aux Galeries Lafayette, tout doit disparaître. Sauf une plaque de marbre. Mais c'est un encombrant. Pas touche. Et le véhicule repart, flanqué de notre Ford Fiesta d'où on n'ose pas jeter un papier de chewing-gum devant une telle leçon de salubrité. Soudain la tuile. Un rippeur nous voit. On suit quand même la benne jusqu'au bd Masse. On voit un éboueur récupérer au loin un sac qui n'est pas à sa place. Et qu'il aurait pu abandonner. Pas question. Et au moment où on s'apprête à "lâcher prise", la benne disparaît dans une jungle de lotissements.

Conclusion : on raconte que les éboueurs bâclent leur travail. Mais ce jour-là, chapeau!

Jean-Jacques FIORITO